DIMENSION TÉNÈBRES

Gilles Bergal est né dans les années soixante-dix et a disparu en 1992, supplanté par son alter ego Gilbert Gallerne. Très actif dans le domaine de l'horreur, où il publia notamment deux Gore *et un* Trash*, en plus d'un grand nombre de nouvelles, il ressuscite parfois. Sa dernière apparition remonte à 2023, lorsqu'il publia* La Résidence *(éditions Okno), roman mêlant histoire de hantise et univers lovecraftien, sur fond de légendes celtiques. Chez Rivière Blanche, il a publié* Amok, La Nuit des Hommes-Loups, Dérive, Gore stories, Survivance *et une série d'entretiens,* Les Fabricants de Rêves*. Parmi ses projets (car il en a encore), figure une collaboration au revival d'une mythique revue d'horreur. Nouvelle inédite remplaçant « *Véronique *» publiée dans* Ténèbres *n°3 – Juillet 1998.*

Gilbert Gallerne : *Six mois maxi*

Sur le coup ça fait l'effet d'un coup de pied derrière la nuque. Vous restez abasourdi, vous n'entendez plus rien, vous ne voyez plus rien, vous ne savez plus où vous êtes, qui vous êtes, pourquoi vous êtes là.

« Je suis désolé », dit le médecin. « Mais j'ai pensé que vous préféreriez savoir. »

Vous acquiescez, vous ne faites pas confiance à votre voix.

« On peut atténuer la douleur… »

Vous n'entendez pas. Vous ne comprenez pas. Six mois. Cent quatre-vingts jours. Environ. Il y a février dans le lot. Putain, même pas foutu de mourir une année bissextile.

« Il faudra que l'on prépare la… fin. Il y a des établissements spécialisés… »

Non. Vous ne voulez pas d'un établissement spécialisé où finir comme un légume saturé de tranquillisants mais heureux, béat dans son jus et son cocktail de petites pilules roses.

Vous vous levez.

Merci docteur.

Vous ne pensez même pas à lui faire son chèque et il n'ose pas vous le réclamer. Il vous le demandera la prochaine fois.

Mais il n'y aura pas de prochaine fois. Lorsque vous sortez du cabinet votre décision est prise. Pas de perfusion, de personnel hospitalier plus ou moins concerné, plus ou moins indifférent.

Vous serez mort dans six mois. Mais pas comme ça. Vous mourrez avant. Selon vos conditions.

Vous rentrez chez vous en état second, votre corps en pilotage automatique. Vous retrouvez cet appartement où vous vivez seul depuis que Célia est aux Beaux-Arts. Vous songez à lui annoncer la nouvelle mais vous y renoncez : elle vit dans sa bulle, heureuse, elle a la vie devant elle, pourquoi gâcher son bonheur ? Vous composez tout de même son numéro, vous arrivez sur sa messagerie. Un message qu'elle a enregistré lorsqu'elle avait douze ans et qui est resté depuis. Vous écoutez sa voix enfantine dire qu'elle n'est pas disponible mais que, si vous laissez un message, elle vous rappellera dès que possible. Bisous.

Vous raccrochez, sans laisser de message.

Débarrasser votre appartement de tout ce que vous ne voulez pas laisser derrière vous vous prend deux jours. Vous pensiez y consacrer deux heures. Incroyable le nombre de choses qu'on entasse au fil du temps, même quand on ne veut plus accumuler de souvenirs.

Vous ne touchez pas à la chambre de Célia. C'est son univers. Il y a toujours ses poupées et ses jouets. S'ils avaient dû être jetés cela aurait été fait depuis longtemps.

Au soir du deuxième jour, vous vous installez dans votre fauteuil favori, un verre de whisky à la main. Ardbeg. Celui des grandes occasions. Maintenant que vous avez achevé le grand nettoyage, vous pouvez réfléchir à ce que vous allez faire. Ce tri a remué des souvenirs que vous croyiez enfouis mais qui sont toujours là, à fleur de peau, comme des cicatrices n'attendant qu'un mouvement brutal pour se rouvrir.

Et vous réalisez que ces six mois que l'on vous concède ne sont que l'étape ultime d'un voyage en

enfer entamé depuis huit ans. Huit ans que vous êtes mort. Huit ans depuis ce soir de janvier où l'on est venu vous annoncer que la voiture conduite par Marie-Anne avait percuté un pylône…

Il est temps de choisir la façon dont vous allez partir, à votre tour.

Une balle dans le cœur ? C'est la méthode la plus efficace. Une balle dans la tête et si vous visez mal vous restez idiot jusqu'à la fin de vos jours, ce qui n'est pas vraiment le but recherché. Même pour six mois.

Ou bien le fusil façon Hemingway : les deux canons dans la bouche et boum. Bonjour le nettoyage, ensuite.

La pendaison ? Le bon côté c'est que ça vous colle l'érection du siècle. Le mauvais côté… bonjour le nettoyage, là aussi. Non, pas de pendaison. Restons digne.

Le poison ? C'est plutôt un truc de femme.

Son dérivé. L'alcool et les barbituriques… vous n'avez pas de barbituriques.

Vous immoler devant un bâtiment public ? Pour transmettre quel message ? Qui, de toute façon, ne sera pas entendu.

Pour l'instant, la balle dans le cœur tient la corde. Si l'on peut dire.

Ou bien quelque chose de plus spectaculaire. Le grand feu d'artifice final. La voiture à 200 qui fonce dans un pylône.

Façon Marie-Anne.

Comme un juste retour des choses. Boucler la boucle, finir comme tout cela a commencé.

Votre regard se pose sur la cheminée, sur cette photo où vous figurez tous les trois. Marie-Anne, Célia, et vous. Photo prise il y a neuf ans. Quelques mois avant la fin du monde.

La fin du monde que vous n'avez jamais acceptée. Et vous reposez votre verre, vous savez maintenant comment vous allez mourir. Vous l'avez toujours su.

Il y a des années que vous n'êtes pas repassé dans cette rue. Au début, vous veniez là tous les soirs, puis vous avez compris que cela ne vous menait nulle part.

Les choses ont peu changé durant ces années. Il y a toujours une voiture devant la porte, ce n'est plus la même mais vous savez que c'est la sienne : elle est maquillée comme une pute qui a dépassé la date limite. « Customisée », comme ils disent. Plus grand-chose d'origine. Un monstre arrogant fait pour la vitesse et le bruit.

Il n'a pas évolué. Rien appris.

En quelque sorte, cela vous rassure. Vous préférez le retrouver tel qu'il était. Cela vous aurait perturbé de découvrir qu'il avait compris, qu'il regrettait.

Vous demeurez à observer la maison pendant deux heures avant de le voir sortir, prendre sa voiture et partir. Vous restez où vous êtes : il n'a pas éteint les lumières. Il ne vit pas seul.

Votre patience est finalement récompensée : au bout d'une heure d'attente supplémentaire, vous voyez une petite silhouette s'encadrer dans une fenêtre, suivie par une silhouette d'adulte. Sa fille, et sa femme.

Vous appréciez l'ironie.

Vous les regardez, et vous savourez sa douleur si elles venaient à disparaître. Peut-être avez-vous bien fait d'attendre si longtemps, finalement.

Vous restez trois heures de plus à jouer avec cette idée. Les lumières sont éteintes dans la maison depuis longtemps lorsqu'il revient. Il sort de voiture et se dirige vers l'entrée en titubant. Ça non plus, ça n'a pas changé.

Non, c'est une mauvaise idée. Lui enlever sa femme et sa fille reviendrait à le libérer.

Vous attendez qu'il soit couché pour démarrer et rentrer chez vous. Votre décision est prise.

Ce sera *mano a mano*. Pas de dommages collatéraux. Un point final à huit ans d'attente.

Trois semaines plus tard, vous le retrouvez là où vous saviez qu'il serait. Vous avez passé ces trois semaines à le filer, à le pister. Vous connaissez ses habitudes mieux que lui-même. Le troquet où il rejoint chaque soir ses copains de beuveries, la fille qu'il rencontre une fois par semaine pour une prestation tarifée. Et son rendez-vous hebdomadaire sur ce parking de supermarché à la périphérie de la ville.

L'endroit est connu dans la région. Même les flics sont au courant, mais ça n'a pas l'air de les gêner beaucoup. Il faut bien que jeunesse se passe.

Vous avez profité de ces trois semaines pour faire équiper votre voiture. « Tuner », selon la

terminologie consacrée. Les pare-chocs ont été remplacés par des boucliers en plastique moulé, agressifs, une bande de couleur adhésive a été apposée sur le capot, deux autres sur les portières et les ailes. De quoi passer pour un aspirant à l'intronisation dans leur minable confrérie.

Lorsque vous arrivez sur ce parking où ils se réunissent, on vous décoche quelques regards qui ne s'attardent pas : votre voiture ne peut prétendre rivaliser avec les plus excentriques de leurs monstres mécaniques. Cela vous convient. Vous ne voulez pas vous faire remarquer, seulement vous fondre dans le paysage.

Vous roulez lentement dans les allées formées selon une hiérarchie non écrite. Vous repérez sa voiture parmi la trentaine présente. Il est au fond, près de la sortie.

Vous vous arrêtez et observez la scène de loin. Que dirait Célia ? Vous prenez votre téléphone et l'appelez. Elle ne décroche pas. Il y a longtemps qu'elle ne décroche plus. Vous écoutez sa voix vous demander de laisser un message, et vous ne laissez pas de message. Vous rangez votre téléphone. Il est chaud dans votre poche.

Vous venez vous garer près de lui. Il est en grande discussion avec deux autres types, bière à la main, amples gestes en direction des véhicules qui les entourent. Vous faites gronder votre moteur. Il se retourne et vous regarde.

Un an de prison avec sursis. Six mois de suspension de permis. Deux ans de mise à l'épreuve. Et, huit ans après, il est là. Prêt à en découdre à nouveau avec quiconque lui lancera un défi.

Vous saviez qu'il ne pourrait pas résister. Vous l'avez toujours su. Vous vous demandez maintenant pourquoi vous avez attendu aussi longtemps, alors que la solution était évidente.

Peut-être pour ne pas faire de peine à Célia.

Vous appuyez sur l'accélérateur et votre moteur rugit.

Il rit et vous désigne à ses copains. Regardez la voiture qui ose me défier.

Vous baissez la vitre du côté passager. Votre visage est dans l'ombre. Sans doute vous a-t-il oublié, de toute façon. Sans doute a-t-il tout oublié de ce qui, pour lui, n'était qu'un incident de parcours.

Vous voulez lui lancer un défi ou l'insulter mais vous ne faites pas confiance à votre voix. Vous passez la main à l'extérieur et lui montrez votre doigt brandi comme un glaive.

Il se redresse sous l'insulte.

Vous le voyez dire « Je reviens » à ses copains et monter dans sa voiture. Il démarre et le rugissement de son moteur ébranle vos vitres.

« Du feu jusqu'à la Croix de Saint André, et retour ! » vous lance-t-il.

Cela vous convient parfaitement. Vous savez que c'est le parcours habituel de leurs courses, et vous avez procédé à un repérage. Cinq kilomètres de ligne droite sur la nationale, un rond-point où trône la fameuse croix, et retour sur la même route.

Vous sortez ensemble du parking et vous retrouvez sur la nationale, déserte à cette heure de la nuit. Au niveau du feu tricolore, les deux voitures s'arrêtent côte à côte. Le feu est rouge, le piéton est vert. Le piéton passe au rouge. Le feu passe au vert.

Vous enfoncez l'accélérateur et votre voiture bondit mais la sienne est déjà loin. Vous ne pourrez pas le battre dans cette compétition. Il doit rire au volant de son bolide, comme il riait cette nuit-là. Mais vous n'avez pas l'intention de le vaincre à la course.

Vous voyez ses feux qui diminuent devant vous. Vous collez le pied au plancher. En partie pour maintenir la vraisemblance, mais surtout parce que vous ne voulez pas le perdre de vue. Vous n'avez pas droit à l'erreur.

Cinq kilomètres plus loin il n'est plus que deux points rouges à peine discernables dans la nuit. Vous n'avez croisé aucune voiture. La soirée idéale pour un tel affrontement.

Vous le voyez soudain ralentir, négocier le rond-point sur les chapeaux de roues, puis ses feux reviennent vers vous.

Vous l'imaginez alors, riant d'avoir battu si facilement le nouveau venu qui a osé le défier. Il a gagné, une fois de plus. Il va pouvoir s'en vanter, raconter l'histoire à ses copains…

Quatre cents mètres vous séparent encore, qui diminuent à chaque seconde. Vous êtes pleins feux, et lui aussi. Et vous vous rapprochez à la vitesse de la lumière.

C'est alors que vous changez de file.

Vous sentez le flottement dans sa conduite. Trois cents mètres.

Il bascule sur la file que vous venez d'abandonner. Vous vous rabattez, vous êtes de nouveau face à lui.

Deux cents mètres.

Dans le rétroviseur, vous sentez un regard. Celui de Marie-Anne lorsqu'elle a vu arriver face à elle les deux bolides lancés de front dans leur course infernale. Sa panique lorsqu'elle a donné un coup de volant désespéré pour les éviter.

Le coup de volant qui a marqué la fin de vos vies.

Cent mètres. Il tente une dernière manœuvre pour éviter le choc et vous réalignez votre véhicule face au sien. Pas une fois il n'a freiné. Vous saviez qu'il ne freinerait pas. Il n'a pas ce genre de réflexe. Ça passe ou ça casse.

Cinquante mètres. Il est trop tard pour freiner maintenant. Ses feux vous éblouissent, et vous savez que les vôtres l'aveuglent tout autant.

Vous hurlez un nom dans l'habitacle par-dessus le ronflement de votre moteur lancé à plein régime : Célia !

Et soudain, vous voyez de nouveau la route devant vous. Sa voiture a disparu, comme aspirée par le néant. Vous freinez. Votre véhicule fait une embardée mais vous cramponnez le volant et vous réussissez à demeurer sur la chaussée. Vos pneus hurlent et vous hurlez avec eux.

Soixante mètres de glissade et vous vous arrêtez en plein milieu de la nationale dans une odeur de caoutchouc brûlé.

Vous demeurez quelques secondes cramponné au volant, tremblant de tous vos membres, avant de trouver la force d'ouvrir votre portière et de descendre.

Loin derrière vous, une voiture brûle au pied d'un arbre.

Vous restez un moment à observer les flammes qui grimpent le long du peuplier qu'elles transforment en torche.

Il ne tuera plus personne.

De très loin vous voyez approcher une guirlande de phares. Les autres candidats au titre de meilleur chauffard arrivent, attirés par la lueur de l'incendie.

Vous réalisez que vous n'êtes pas mort, finalement. Il vous faudra recommencer. Quand ?

Bientôt. Ils sont des dizaines comme lui, qui approchent pour revendiquer le titre.

Vous remontez en voiture.

Vous démarrez, et regagnez la nuit.